

Colloque, Communisme en France, De la Révolution documentaire au nouveau historiographique.

Actes du colloque organisé le 11 mai 2006 (ICES) par le centre de Recherches Hannah Arendt (sous la direction de Stéphane Courtois)

Editions Cujas, 2007 (autorisation mise en ligne ICES le 28.9.2010)

Communisme et néo-communisme à l'heure de la mondialisation (pp. 241-256)

Yolène Dilas-Rocherieux

N'est-il pas anachronique de vouloir débattre du « néo-communisme » au moment même où le terme "communisme" a perdu de sa verve et de sa force dans les discours et écrits des partis politiques inscrits sous ce label – l'exemple type étant le Parti Communiste Français ? Vingt ans après la chute du mur de Berlin et du bloc de l'Est, il faut pourtant reconnaître qu'une partie des « héritiers » est déjà largement engagée dans un travail d'adaptation aux nouvelles données du post-industrialisme et de la mondialisation. Une transposition visible en surface par une entrée en ordre dispersé dans les groupements dits altermondialistes ¹ sous des étiquettes diverses, et par un recentrage idéologique autour de la figure mondialisée du pauvre, de l'exclu, de l'errant. Ces deux éléments, éclatement des troupes et mutation du sujet révolutionnaire, brouillent évidemment les repères du chercheur, l'obligeant ainsi à redéfinir ses méthodes d'investigation.

Rappelons, pour éclaircir notre propos, que le communisme en tant qu'idée ou projet s'est maintenu dans l'histoire sous des appellations différentes -- « Sainte Egalité », « plébéianisme », « communitarisme », mais aussi « bolchevisme » ou « maoïsme » --, chacune visant à marquer un saut historique et une spécificité, tout en se réclamant d'un patrimoine commun. Une palette sémantique qui oblige à relativiser la portée du terme en lui-même et à privilégier d'autres critères pour dissocier le communisme de ce qu'il n'est pas. Ce postulat est d'autant plus important qu'à l'heure actuelle le néo-communisme ne constitue en rien un bloc idéologique et partisan autoproclamé.

Du grec *neos*, le préfixe néo désigne ce qui est nouveau. Accolé à un adjectif, il souligne la persistance dans ce qui est nouveau des éléments marquants, immuables, d'une doctrine ou d'une ligne de pensée à l'instar du néo-platonisme ou du néo-criticisme. Telle est l'assignation donnée au concept « néo-communisme » pour rapprocher des forces à première vue inconciliables -- pré-marxistes, post-marxistes, libertaires et même chrétiennes --, mais unies par un lien invisible qui reste à identifier. Pour cela, nous partirons de ce qui

¹ Dans les pays anglo-saxons le terme anti-globalisation est privilégié.

est palpable dans le mouvement réel, à savoir une posture militante pouvant être explicitée en trois points : d'une part, l'effacement – total ou partiel – des expériences sorties de la révolution bolchevique de 1917 ; d'autre part, la reconnaissance d'un ennemi commun, le « néo-libéralisme », sans qu'il y ait consensus sur les moyens à mobiliser pour le dépasser ou sur les contours de « l'autre société » ; enfin, le retour sur un principe archaïque, « l'égalité vertueuse » comme base de l'engagement, avec la volonté de refonder l'utopie du bonheur universel.

Mais pour corroborer l'hypothèse d'un recyclage des troupes et de la pensée communistes au sein du mouvement alter-mondialiste, on ne peut se contenter de ce qui apparaît à la surface. Nous devons chercher à savoir pourquoi le pauvre ou le « sans » est devenu si aisément sujet et acteur du changement radical espéré, reléguant ainsi le prolétaire aux poubelles de l'histoire. Aussi, sur ce terrain, l'investigation se fera en deux temps : tout d'abord identifier le communisme dans ses fondements immuables pour en dégager le noyau dur – le fil invisible -- ; ensuite confronter ce schéma référentiel aux multiples pôles de radicalité dispersés sous les divers étendards du multiculturalisme, de la décroissance, du tiers-mondisme, de l'anticapitalisme, du néo-zapatisme etc. le but est de montrer que la mort du communisme industriel a favorisé un retour aux origines, aux fondements premiers de la doctrine, en l'occurrence la démonisation de l'enrichissement individuel sous toutes ses formes. Acteur d'un changement radical, le pauvre symbolise les exploités du monde entier face aux pays riches, lesquels sont appelés à la rédemption par le rachat de leurs fautes passées.

Identifier le communisme sous ses aspects immuables

Un siècle et demi durant, le communisme fut synonyme de prolétariat, sujet révolutionnaire ayant pour mission de détruire le système capitaliste en vue d'une réappropriation collective des fruits de l'abondance industrielle. Victorieuse, la révolution bolchevique avait rapproché les faits d'une théorie à prétention scientifique, offrant ainsi légitimité à un modèle collectiviste et productiviste. Il fallut la fin des expériences marxistes-léninistes, dans leurs versions stalinienne, titiste, maoïste ou khmère, pour voir le mouvement et son idéologie véritablement déstabilisés, ce qui entraîna l'annonce par le philosophe américain Francis Fukuyama de la fin de l'histoire sur fond de démocratie libérale. En fait, la dernière décennie du XXème siècle fut l'occasion pour les intellectuels et groupements communistes d'opérer un toilettage de la doctrine avec recentrage de la logique révolutionnaire sur le pauvre et métamorphose de l'ennemi sous les traits du riche, ici le monde occidental.

A l'évidence le communisme industriel a vécu. Mais il reste suffisamment de terreau historique en théories, idéologies et utopies pour le voir ressurgir sous de nouvelles formes.

Mais pour dégager le néo-communisme de la nébuleuse "alter" ou "anti", reste à isoler le noyau dur, la marque originelle, qui tient ensemble toutes les formes de communisme, du modèle primitif à l'industrialisme. Et pour tirer ce fil invisible, quels meilleurs instructeurs choisir sinon les premiers intéressés ? En effet, les plus grands penseurs et acteurs communistes se sont employés, deux siècles durant, à fixer la doctrine sur la longue durée en reprenant les mêmes jalons en événements, en hommes et en idées. En associant Platon, Jésus, Thomas More, Campanella, Morelly, Mably, Babeuf et Owen, les néo-babouvistes du premier XIXe siècle affirmaient vouloir légitimer une doctrine âgée de vingt siècles, maintenue vivante par un principe intemporel : « *ni tien ni mien; chacun vit pour tous, tous vivent pour chacun* ². » Ces personnages-jalons se retrouvent à l'identique au Panthéon des historiens communistes du XXe siècle – dont les Soviétiques ³ –, Jésus excepté, lequel réapparaît aujourd'hui sur la scène alter-mondialiste et anti-globaliste.

La parenté établie entre ces penseurs, ces utopistes ou ces activistes tient au fait qu'ils ont tous pointé dans la corruption politique, la barbarie, l'éclatement des structures communautaires et les injustices sociales, les conséquences de l'accumulation des richesses en un petit nombre de mains. Plus encore, ils se sont projetés dans une cité idéale – utopique – ayant éradiqué, une fois pour toutes, les germes de la convoitise. Les nombreux travaux consacrés à ce sujet ⁴ corroborent la thèse d'un patrimoine commun, d'un point d'ancrage communiste qui renvoie à la primauté accordée à l'opposition irréductible entre richesse et pauvreté, cette dernière étant souvent haussée à hauteur de vertu. En 1931, dans son essai sur les origines du communisme, l'historien français Gérard Walter ⁵ rapprochait certains philosophes de la Grèce antique, des pratiques communautaires chrétiennes et juives, et les grands textes évangéliques dont il retenait cette phrase « tout riche est soit injuste, soit l'héritier d'un homme inique. » Selon lui, il y avait là un fondement immuable – déjà entrevu par le sociologue Emile Durkheim ⁶ –, maintes fois repris et sécularisé par les utopies modernes, dont celle de Thomas More au XVIe siècle, avant d'être théorisé au XIXe siècle.

Entre le communisme aristocratique de Platon, destiné à ramener une élite d'Etat à la vertu et à la sagesse par un acte collectif de dépossession totale, et la cité de Morelly, philosophe du XVIIIe siècle, qui promet l'enfermement à vie de tout « fol furieux » qui tenterait de réintroduire la « détestable propriété » ⁷, s'est maintenue la croyance en la possibilité de purifier l'humanité par un tarissement des sources de l'envie et de l'égoïsme. Mais c'est

² Journal néo-babouviste, *La Fraternité*, 1942.

³ Cf. Volguine, *Histoire des idées socialistes de l'Antiquité à la fin du XVIIIe siècle*, Moscou, Nauka, 1975, inédit en français.

⁴ Cf. Yolène Dilas-Rocherieux, *L'utopie ou la mémoire du futur, de Thomas More à Lénine*, Paris, Robert Laffont, fr

⁵ Cf. Gérard Walter, *Les origines du communisme, juives, chrétiennes, grecques, latines*, Paris, Payot, 1931.

⁶ Cf. Emile Durkheim, *Le socialisme*, ouvrage qui regroupe les cours professés à la faculté de lettres de Bordeaux, de novembre 1895 à mai 1896, Paris, Retz, coll. "Les classiques des sciences humaines", 1978.

Gracchus Babeuf qui, sous la Révolution française, donna substance au communisme en insérant la grande idée dans un projet révolutionnaire. La société n'a qu'une finalité écrit-il : « procurer à ses membres la plus grande somme de bonheur possible ⁸ ». Les « grands éducateurs » – prélude à l'avant-garde révolutionnaire de type léniniste – ne pourront atteindre ce but qu'en opposant la vertu de la pauvreté au vice de l'argent, en s'appuyant sur la partie saine de la société, les ouvriers et les paysans. Si les lendemains révolutionnaires devaient s'ouvrir sur la collectivisation des biens et la mise au travail des oisifs, l'essentiel du projet babouviste porte sur la suppression de l'héritage, de la monnaie, du salariat et du commerce. Pour assurer l'existence du peuple de la naissance à la mort, chacun devait recevoir en échange de son travail un logement, des vêtements, les soins et la nourriture, le tout ramené à « une médiocre et frugale aisance ⁹ ».

On retrouve dans cette lignée l'Anglais Robert Owen et le Français Etienne Cabet qui ont créé, l'un en 1824, l'autre en 1842, des colonies communistes aux Etats-Unis pour fuir la société industrielle et la prolétarisation, leur préférant la communauté de biens sur des bases non productivistes ¹⁰. On peut aussi retenir l'Allemand Moses Hess, célèbre pour avoir converti Engels au communisme – et à travers ce dernier Marx – qui prônait une éthique du travail et la fin des servitudes par la suppression de l'argent. Autre exemple, le compagnon tailleur allemand Wilhelm Weitling, leader avant Marx de la Ligue des justes – le premier parti communiste – dont l'utopie de 1838, *L'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être*, voyait dans l'enseignement du Christ l'annonce de la communauté des biens et ainsi sa légitimité. Pour effacer le mal contenu dans la possibilité de s'enrichir, tous ont placé leurs espoirs en une société ayant révolutionné non pas sa production, mais son système d'échange et de redistribution, selon une formule reprise par Marx, « à chacun selon ses besoins ».

Les communistes du XXème siècle n'ont jamais cherché à effacer ce lien entre hier et aujourd'hui, mais se sont attaché à marquer la différence entre le communisme ancien, dit de consommation, et le communisme moderne, fixé sur la production. La transition entre l'un et l'autre est allouée principalement à Marx, qui aurait arrimé la grande idée à un corpus scientifique et à une stratégie d'organisation du sujet révolutionnaire, le prolétariat. S'est ainsi maintenue la confusion sur un communisme moderne issu d'un combat ancestral contre la puissance de l'argent, mais radicalement dissocié de l'ancien par la connaissance des mouvements contradictoires des sociétés inscrits au cœur même des rapports de production – donc de leurs lois de transformation –, de la cité antique au système capitaliste.

⁷ Morelly, *Code de la nature*, 1755.

⁸ Lettre à l'abbé Coupé, septembre 1791, in *Babeuf, textes choisis*, introduction et notes de Claude Mazauric, Paris, Editions sociales, coll. "Les classiques du peuple", 1976.

⁹ Gracchus Babeuf, "Manifeste des plébéiens", *Le Tribun du peuple*, n°35, 30 novembre 1795.

Or le communisme moderne résulte non pas d'une rupture avec l'ancien, mais simplement d'une fusion entre le communisme de consommation – l'unique – et une doctrine émergente dans les années 1830, le socialisme.

En 1848, avec le *Manifeste du Parti communiste*, Marx a rapproché le communisme ancestral du socialisme né de la société industrielle qui, lui, privilégiait le producteur, la réorganisation du travail, le progrès et l'enrichissement collectif comme ciment de la société à bâtir. La lutte de classes et la collectivisation infrastructurelle engagée par le système capitaliste devenaient ainsi la condition et la dynamique d'une mutation radicale devant aboutir au communisme. Mais contrairement à ce qu'affirme le philosophe américain Immanuel Wallerstein ¹¹, le communisme réel ne relève pas d'une volonté de contournement d'un socialisme perçu comme une idéologie libérale – selon lui le léninisme aurait échoué sur ce plan –, mais résulte de l'union de deux forces antithétiques : d'un côté une idée archaïque axée sur le partage égalitaire et sur le rejet de l'enrichissement individuel, de l'autre un corpus socialiste qui prône l'élargissement des richesses comme moyen du bonheur collectif. Avec Marx, le communisme devenu industriel devait se faire dépositaire de toutes les richesses produites par le travail collectivisé, tout en maintenant les obstacles aux velléités du particulier à vouloir échanger, engranger ou transformer à son profit le moindre bien matériel. C'est pourquoi les Soviétiques se sont trouvés en situation schizophrène, obligés de concurrencer le monde capitaliste, de sacraliser le prolétaire de choc et la production de masse, tout en maintenant l'individu hors de toute possibilité de s'enrichir, seul moyen de préserver la visée communiste. Une incompatibilité dogmatique qui explique en partie les économies de pénurie propres aux mondes communistes productivistes, l'abondance étant toujours reportée à un futur utopisé.

La fin du communisme industriel fut l'occasion d'un retour à sa forme première, le partage égalitaire sur le terrain de la consommation et le rejet du productivisme, d'où la remise en cause d'une partie de l'héritage marxiste. Une transition qui correspond à l'entrée des communistes -- excepté les léninistes orthodoxes – dans le mouvement alter-mondialiste ou antiglobaliste.

Néocommunisme, alter-mondialisme, anti-globalisme

L'alter-mondialisme n'aurait jamais vu le jour sans la montée en puissance des ONG sur la scène mondiale dans les années 1980. Selon les chiffres de 2002 ¹², plus de 150 000 ONG internationales opèrent sur les terrains de l'économie solidaire, du caritatif, de

¹⁰ Même si Robert Owen fut le patron d'une grande filature et qu'il se replia, après l'échec de sa communauté New Harmony, sur le syndicalisme et le coopératisme ouvriers (chartisme).

¹¹ Immanuel Wallerstein, *L'après-libéralisme, Essai sur un système-monde à réinventer*, Paris, L'aube, 1999.

¹² Cf. S. Charnovitz, "Les ONG, deux siècles et de demi de mobilisation", *L'Economie politique*, 1^{er} trimestre 2002, , Editions Alternatives économiques.

l'écologie, de la santé et de l'éducation, dont 2000 accréditées auprès de l'ONU, auxquelles s'ajoutent plus de 7000 de type national et local. L'organisation en réseaux de ces ONG, associée au succès médiatique des premiers forums mondiaux, a créé l'illusion d'une société civile planétaire, d'un immense mouvement social unifié contre un système global de domination incarné principalement par les Etats-Unis, ce « garant mortifère de l'obscène cumulation des richesses » selon le philosophe Alain Badiou qui voit dans l'armée américaine « l'instrument de la Race des seigneurs occidentaux contre les pouilleux de la terre ¹³ ».

Rappelons que le premier forum social mondial est né d'une décision prise, en février 2000 dans un bureau du *Monde Diplomatique*, entre Bernard Cassen, président d'honneur d'Attac, directeur général du *Monde Diplomatique* et ancien militant du PCF, Chico Whitaker, secrétaire exécutif de la commission « Justice et Paix » de l'épiscopat brésilien et ex-député du Parti des travailleurs (PT) à l'assemblée législative de Sao Paulo, et Oded Grajew, entrepreneur de gauche, membre du Parti des travailleurs, aujourd'hui conseiller du président du Brésil, Lula, pour les relations avec les mouvements sociaux. Epaulés par Ignacio Ramonet, président directeur du *Monde Diplomatique*, ces militants ont planifié l'événement dont la finalité tenait dans un défi : « couler Davos ¹⁴ ». Le choix de Porto Alegre ne relevait pas du hasard : la mairie était alors entre les mains du PT, donc favorable à un soutien logistique et financier, mais surtout bénéficiait d'une légitimité symbolique du fait de ses expérimentations en matière de gestion locale. Trois années d'affilée, la ville servit de vitrine à une Amérique latine mythifiée avec, en toile de fond, la figure de Castro, du Che et du sous-commandant Marcos, lequel se vit octroyer le statut de « libérateur du Chiapas » par Bernard Langlois, directeur de *Citoyen*, journal d'ultra-gauche : « l'homme au passe-montagne et à la pipe a peut-être été le déclencheur de ce réveil des masses sud-américaines, et au-delà, peut-être une sorte de prophète d'un autre monde possible ¹⁵ ».

Grâce aux Forums, les "alter" ont appris à élargir leur champ d'action, se transportant aisément d'une lutte à l'autre, des sans-papier aux sans-terre en passant par les chômeurs, les homosexuels, les femmes etc. Une enquête de terrain, effectuée auprès des militants du second Forum Européen (FSE) tenu en novembre 2003 à Paris-Saint-Denis, montre qu'en moyenne un militant est affilié à 2,4 organisations, dont 1,5 de manière active ¹⁶. Ce multipositionnement a été favorable à une stratégie d'accaparement de la parole et des centres de pouvoir par les plus chevronnés et les plus radicaux, comme ce fut le cas lors de

¹³ Alain Badiou, *Circonstances 1*, Paris, Lignes, Editions Léo Scheer, 2003, p. 66.

¹⁴ Cf. Bernard Cassen, *Tout a commencé à Porto Alegre... Mille forums sociaux*, Paris, Mille et une nuits, 2003.

¹⁵ Bernard Langlois, « Le bloc-notes », *Politis*, 30 mars 2006.

¹⁶ Eric Agrikoliansky et Isabelle Sommier, *Radiographie du mouvement altermondialiste*, (sous la direction de), Paris, La Dispute, 2005.

la préparation du FSE , prévu à Florence à l'automne 2002. A ce sujet, Bernard Cassen ¹⁷ raconte comment des militants – principalement les Italiens affiliés à Rifondazione Comunista (le Parti communiste italien maintenu), les trotskistes français de la Ligue communiste révolutionnaire et les adhérents anglais du Socialist Workers' Party (SWP) – se sont épaulés pour tenter de substituer leur propre texte à la charte des forums élaborée à Porto Alegre. Leur but aurait été d'obtenir le pilotage au niveau mondial et ainsi de parvenir à la création d'une nouvelle Internationale révolutionnaire, la cinquième.

Pour autant, si les groupes communistes ont réussi aisément à forcer la mouvance solidariste – dont Attac est la figure de proue – et à la miner de l'intérieur, c'est que la sphère "alter" est porteuse de la même vision catastrophique du monde et vit mal l'échec douloureux des expériences du XXe siècle, communistes et sociales-démocrates. Tous se félicitent de la disparition « d'un paysage bouché par les partis sociaux-démocrates ou staliniens ¹⁸ », persuadés d'obtenir enfin la maîtrise du sens de l'histoire. S'ajoutent au sentiment de crise totale de la société, le flou idéologique de la mouvance solidariste et sa fascination pour le néo-zapatisme qui tire le mouvement du côté des pauvres et des « sans ¹⁹ ». Ainsi, le FSE de Paris-Saint-Denis en 2003, a été salué du mot d'ordre « place aux pauvres » par le porte-parole de l'APEIS – Association pour l'emploi, l'information et la solidarité avec les chômeurs et les travailleurs précaires ²⁰. Quant à Chico Whitaker, secrétaire exécutif de la Commission brésilienne pour la paix et député du Parti des travailleurs brésiliens, il a entamé son discours par cette diatribe : « L'argent pervertit la démocratie et fausse les relations entre les hommes. »

Cependant, si le pauvre est devenu l'axe mobilisateur au sein du mouvement alter-mondialiste, il n'est pas parvenu à établir l'unité entre les frères hier ennemis . Ces derniers gardent leurs marques et se regroupent en trois grands pôles militants : les marxistes, les post-marxistes et les adeptes du partage éthique ou égalitaire. En bref, les néo-communistes se caractérisent par un abandon -- total ou partiel -- du communisme industriel, pour se replier sur l'idée première : le rejet de l'argent et la volonté de partage des richesses planétaires.

Les identifiés marxistes

¹⁷ Bernard Cassen, *Tout a commencé à Porto Alegre*, op. cit.

¹⁸ Léon Crémieux, militant de la LCR et syndicaliste (SUD Aérien), « Mouvement social, anti-mondialisation et nouvelle internationale », *Contretemps*, n°6, février 2003, p. 17.

¹⁹ Voir à ce sujet les deux numéros de la revue *Communisme*, « Les formes du communisme mexicain », n° 83-84, 2005, 196p. ; et « Cuba, un univers totalitaire », n) 85-86, 2006, 204p.

²⁰ Le Web de L'Humanité : Forum social européen avec les « sans », Ph. Villechalane, 11 octobre 2003.

Se retrouvent ici des militants de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR)²¹, du Parti communiste français (PCF)²², du Parti des travailleurs brésilien (PT) ou les Italiens de Rifondazione Comunista. Tous placent leurs espoirs en les mouvements sociaux nationaux et mondiaux, perçus comme l'expression d'une même souffrance, donc comme acteur collectif radical.

S'ils s'entendent pour élargir leur champ d'interprétation aux pauvres et aux exclus, ils ne renoncent pas aux thèses eschatologiques d'une révolution rédemptrice qui passerait obligatoirement par la prise violente du pouvoir. Mais dissonance il y a dans l'analyse des rapports de force au niveau mondial et dans la désignation du sujet révolutionnaire. Ainsi, Fausto Bertinotti, secrétaire général de Rifondazione Comunista, reste fidèle, en bon léniniste, au concept de classe populaire et de mouvement ouvrier auquel il assimile les déshérités de toutes sortes. Son but est de maintenir l'Europe dans le wagon de tête du mouvement mondial « anti » du fait d'une expérience historique en termes d'organisation et d'un projet cohérent face à la globalisation libérale, en clair le communisme²³.

Proche de ce dernier, Daniel Bensaïd de la LCR qui veut substituer le terme de « nouvel internationalisme » à celui d'alter-mondialisme, dont il situe le siège à Porto Alegre, « capitale mondiale des résistances à la globalisation marchande et au militarisme impérial ». Pour ce dernier, le troisième forum de Porto Alegre en février 2003 a apporté la preuve d'une radicalisation constante située dans la continuité du premier Forum social européen de Florence en 2002 qu'il décrit comme « très jeune, très mixte, très rouge²⁴ ». Aussi appelle-t-il à rejeter toute politique de « charité internationale²⁵ », puisque la levée des masses contre le système capitaliste mondial est déjà engagée, poussée vers l'avant par les insurgés zapatistes et les forums sociaux, qui ont essaimé sur tous les continents. La révolution mondiale, étouffée par Staline, serait de nouveau en marche.

En lien plus ou moins serré avec le courant trotskiste, les « Refondateurs » du PCF misent pareillement sur les mouvements sociaux qu'ils assimilent au nouveau sujet révolutionnaire. Lors du XXXIIIe congrès du PCF, ont été célébrés les femmes et les hommes de la planète qui s'opposent à un monde « dominé par l'argent et la marchandisation de toutes les ressources et activités ». Ayant renoncé à l'action d'un parti de révolutionnaires professionnels, ces militants misent sur un mouvement social global dressé contre toutes les formes de domination, mais aussi porté par les désirs criants d'un monde « d'égalité, de justice, de liberté, de fraternité, de respect de la nature et des êtres

²¹ Devenu en février 2009 le Nouveau Parti Anticapitaliste (NPA)

²² Désormais allié au Parti de Gauche de Jean-Luc Mélenchon.

²³ Fausto Bertinotti, "Quinze thèses pour une Gauche européenne alternative", publiées à l'occasion du Forum social européen de Florence par la revue *Alternativa*, novembre 2002.

²⁴ Daniel Bensaïd, *Le nouvel internationalisme*, Paris, Textuel, 2003, p. 40.

²⁵ *Ibid.*, p. 9.

humains ». La dynamique de transformation serait donc à chercher dans les refus et « l'ambition » des exploités et des « sans » de construire ce monde nouveau par eux-mêmes. Là se situerait désormais les forces du communisme ²⁶.

En fait, Bensaïd, Bertinotti, Besancenot ou Marie-Georges Buffet voient dans l'altermondialisme les moyens de reprendre pied sur un solide triptyque France-Italie-Amérique Latine, des pays qui associent la mémoire communiste à une longue expérience de la lutte radicale. Mais pour ces derniers, la frontière se situe entre ceux qui rejettent le système capitaliste et ceux qui luttent contre le néo-libéralisme sans remettre forcément en question l'économie de marché.

Les post-marxistes

Se retrouvent ici des militants hybrides issus du marxisme, mais ayant réinterprété le corpus à la lumière de Michel Foucault, Gilles Deleuze, Rosa Luxemburg, Walter Benjamin ou Pierre Joseph Proudhon. Pour fédérer les groupes, hier ennemis, sans rompre avec l'héritage communiste, ils privilégient dans la famille marxiste les partisans du matérialisme historique ayant refusé l'idéologie du progrès. Le philosophe Michaël Löwy renoue ainsi avec Walter Benjamin, qui aurait rejeté la logique scientiste et industrialiste pour concilier l'utopie libertaire et le marxisme; jetant ainsi les bases d'une émancipation communiste ²⁷. Dans la même logique, le sociologue Philippe Corcuff qui place ses espoirs en Rosa Luxemburg pour revisiter le marxisme – « le principal logiciel intellectuel des mouvements sociaux antérieurs ²⁸ » –, de manière à retrouver les perspectives d'une libération globale et individuelle. De ce point de vue, « la social-démocratie libertaire » est le nom provisoire donné à une doctrine communiste libératrice qui aurait été engagée par « Rosa la rouge » pour équilibrer « le je et le nous ». Ainsi serait de nouveau réunie la famille communiste, des marxistes aux libertaires.

Mais le seul communiste ayant véritablement innové d'un point de vue théorique sur le terrain alter-mondialiste, et donc le plus cohérent, est Antonio Negri ²⁹ avec le sacre de la « multitude » comme nouveau sujet révolutionnaire. Si le philosophe italien mise sur le mouvement « alter » et "anti" pour aller de l'avant, il choque une partie de ses militants en rejetant les thèses de la décroissance ou du sauvetage de l'Etat-providence. Il affirme au

²⁶ « La visée communiste », Communication du XXXIIIe congrès du PCF, Conseil national du 6 janvier 2006.

²⁷ Michaël Löwy, "Walter Benjamin, Marxiste-libertaire", *Contretemps*, Paris, Textuel, n°6, février 2003, p. 109.

²⁸ Philippe Corcuff, cité in "Y a-t-il une pensée Altermondialiste ?", Xavier Molénat, *Sciences Humaines*, N°160, mai 2005, p. 19.

²⁹ Philosophe et universitaire italien, condamné pour complicité présumée dans l'assassinat d'Aldo Moro et alliance avec les Brigades rouges, il est présenté par les médias comme l'auteur du "Manifeste communiste du XXI^{ème} siècle". Cette désignation renvoie à ses deux principaux essais, *Empire* et *Multitude*, co-écrits avec l'universitaire américain Michael Hardt.

contraire le caractère « progressiste » du néolibéralisme en voie de détruire l'Etat-nation ³⁰ pour lui substituer « l'Empire », état suprême de domination. Si ces propositions irritent les solidaristes, Negri fascine les plus radicaux en associant la thèse marxiste de l'aliénation du prolétariat par le capital à celle de Foucault et de Deleuze sur la dimension biopolitique d'un contrôle mondial total des corps et des consciences.

« Un spectre hante le monde » écrit-il, celui des migrations massives, ces millions d'individus déracinés, ballottés, abandonnés qui forcent l'Empire à réagir par la guerre globale. Aussi assimile-t-il la lutte de classe du XXI^e siècle au gigantesque exode des populations misérables, à la levée d'une « nouvelle horde nomade », cette « nouvelle race de barbares » dont les capacités destructrices seraient en attente d'une réelle structure partisane et d'une base théorique commune. Sujet révolutionnaire de la post-modernité, la multitude serait la solution de rechange au prolétariat, garante d'une totale égalité du fait de ne rien posséder, et d'une totale liberté par ses capacités à produire des singularités d'ordre ethnique, communautaire, religieux, géographique etc. Pour Negri, la révolte issue de la douleur du pauvre, de l'exclu, de l'humilié, du colonisé, de l'esclave, aura la force d'une rédemption. Mais le passage à l'autre société n'en restera pas moins « un chemin d'épines », semé de souffrance, puisque l'insurrection et la destruction de l'ennemi global en seront le prix à payer. Pour sauter le pas, les "alter" se doivent donc d'opérer un travail sur eux-mêmes, transformer théories et praxis dans le sens d'une reconnaissance de la multitude comme levier de destruction et fondement d'un communisme planétaire. Si les intellectuels communistes du XX^e siècle avaient promulgué leur autodestruction en tant que bourgeois, la rédemption passe désormais par l'anéantissement du système global, le modèle occidental.

Les adeptes du partage

Cette autre frange du néo-communisme est moins nette car placée au croisement du solidarisme, de l'anarchisme et du communisme. C'est le cas de José Bové ³¹, ancien porte-parole de la Confédération paysanne, puis chargé de la souveraineté alimentaire à Via Campesina ³². Adeptes de la désobéissance civique dans le sillage de David Thoreau, il préfère la révolte à la révolution pour sortir du système capitaliste, à l'exemple des zapatistes qu'il rapproche des expérimentations du Larzac et de son projet de patrimoine collectif : « Le Mexique est avant tout pour moi le pays d'Emiliano Zapata, leader d'une des révolutions agraires les plus importantes de l'histoire et d'une expérience autogestionnaire

³⁰ D'où son appel au "oui" lors du vote pour la Constitution européenne, moyen, selon lui, d'engager la destruction de "cette merde d'état-nation".

³¹ Ce dernier a un peu plus brouillé les marques idéologiques en s'associant à Daniel Cohn Bendit (libéral-libertaire) aux dernières élections européennes.

³² Le mouvement Via Campesina regroupe notamment le Mouvement des sans-terre, les syndicats agraires latino-américains ou la Confédération paysanne de France. Il constitue une sorte d'internationale paysanne;

réussie à l'échelle d'un Etat, le Morelos ³³ ». Persuadé d'être le témoin de « l'effondrement d'un monde au sens physique du terme », il mise sur les thèses de la décroissance pour rapprocher les sans-terre du Tiers-monde des petits paysans occidentaux en voie de paupérisation sur la base d'une égalité réelle. Nulle question pour lui de réappropriation collective des moyens de production, mais de partage et de renoncement à certains privilèges. Proche de ce dernier, l'Anglais John Holloway ³⁴ qui s'inspire de l'expérience de la guérilla néo-zapatiste du sous-commandant Marcos pour rompre avec les révolutions du XXe siècle axées sur la conquête de l'Etat. Il n'abandonne pas pour autant l'idée de changement radical, mais le conçoit en termes de dissolution du pouvoir et de ses structures oppressives, le but étant de changer radicalement le monde sans s'approprier l'Etat ³⁵. L'autre société, égalitaire, devra alors s'inventer d'elle-même.

Il faut aussi compter avec divers groupes anarchistes qui surfent sur la vague « alter » pour accélérer la déconstruction d'un système haï à l'instar des Black Blocks ³⁶ ou certains « objecteurs de croissance », de Serge Latouche à Yves Cochet en passant par Albert Jacquard ³⁷. Mais le plus surprenant est le retour dans le cercle de certains chrétiens, porteurs d'une doctrine sociale, qui ont trouvé leur place dans les forums en donnant priorité à la paix et au reflux de la pauvreté. Si ces derniers sont plutôt enclins à se rapprocher de la ligne solidariste sur les questions de l'annulation de la dette des pays pauvres et la taxation des profits au bénéfice des déshérités, quelques-uns s'identifient aux pôles de radicalité sur la question du partage des richesses planétaires. Nombre d'entre eux ont hésité avant de rejoindre le mouvement « alter » comme le Comité catholique contre la faim (CCFD), l'une des plus grandes ONG françaises de développement avec ses 15 000 adhérents. Mais en 2003, tous étaient présents à Saint-Denis, le CCFD, l'évêché local, les associations « Justice et paix », les réseaux Caritas, Emmaüs et biens d'autres, sans compter l'entrée en force de certains groupes musulmans radicaux à la fois défenseurs des peuples du tiers-monde, du partage planétaire, du respect des identités et cultures non occidentales, ainsi que des pratiques religieuses dans le cadre sociétal laïque. Le communisme des chrétiens est avant tout égalitariste, le pauvre étant devenu le pilier d'une société vertueuse. Mais pèse sur ce mouvement, les groupes chrétiens sud-américains porteurs d'une théologie de la libération dont Hugo Chavez, président du Venezuela depuis 1999, est l'une des grandes figures. Très diversifiée, cette présence chrétienne brouille un peu plus les repères idéologiques tout en

³³ José Bové, *Paysan du monde*, Paris Fayard, 2002, p. 134.

³⁴ Professeur en sciences politiques dans les universités d'Edimbourg (Grande Bretagne) et de Puebla (Mexique).

³⁵ John Holloway, *Change the World Without Taking Power*, Pluto Press, 2002.

³⁶ Cf. Francis Dupuis-Déri, *Black Blocs, La liberté et l'égalité se manifestent*, Paris, Atelier de création libertaire, 2005.

³⁷ Ce dernier, l'un des plus modérés, prône le passage aux 32 heures hebdomadaires sur la base d'un travail partagé, une allocation mensuelle de 600 euros (plus 300 euros par enfant) pour les sans-travail et l'autosuffisance des régions.

renforçant la confusion entre pauvreté, vertu et innocence, avec une forte tendance à la condamnation d'un monde occidental appelé à la repentance et à la haine de soi.

Dans un contexte historique de destruction du communisme industriel, les néo-communistes retrouvent la scène politique mondiale après des retrouvailles avec les fondements de la doctrine : l'opposition entre richesse et pauvreté. Ces derniers participent pleinement à la diffusion d'une nouvelle légende : la levée de tous les exploités de la terre contre un ennemi commun, le néolibéralisme. Il est vrai que ces mouvements ont bénéficié du support militant des forums sociaux mondiaux et de l'apport de nouveaux moyens de communication qui permettent de diffuser les mêmes informations en temps immédiat à tous les coins de la planète et de rassembler des troupes hétéroclites à l'autre bout de la terre. Mais réunion ne veut pas dire unité, et la tendance au repliement des forums sur les continents et les nations ainsi que leur spécialisation thématique témoignent du souci d'une majorité d'acteurs de revenir sur les problèmes nationaux et locaux. Aussi faut-il reconnaître que la représentation médiatique universitaire et partisane des "alter" n'est pas conforme à la réalité et que sa dimension transnationale est largement surestimée. Si dans ce contexte, le communisme connaît une sorte de *come back* grâce à ce qui a été nommé altermondialisation ou antiglobalisation, son retour sur le pauvre et la consommation le place en concurrence avec une myriade d'associations et d'organisations situées aux antipodes de la culture communiste révolutionnaire. Aussi, marxistes et post-marxistes, à plus ou moins long terme, risquent fort de se retrouver à nouveau en situation schizophrène, en décalage entre les revendications matérielles et concrètes d'une majorité de militants et sympathisants au niveau national, et la recherche utopique d'une société vertueuse décelée dans la révolte des exploités, des dominés, des exclus et des « sans », obligatoirement porteurs d'une bonne société.